

DANS LA MÊME COLLECTION

Gérard Streiff, LES CAVES DE LA GOUTTE D'OR (Baleine)

Maïté Pinero, LA MORT DU PETIT POU CET (Baleine)

Philippe Breton, CRIME PARIÉTAL

Jack Chaboud, LE TRONC DE LA VEUVE

G I L D A P I E R S A N T I

L'INCONNU  
DU PARIS-ROME

POLARCHIVES



LE PASSAGE

*Collection dirigée par Gérard Streiff*

*Sfortunati decenni... così vivi  
da non poter essere vissuti  
se non con un'ansia che li privi*

*di ogni quieta conoscenza, con l'inutile  
dolore di assisterne alla perdita  
nella troppa prossimità... Muti*

*decenni, di un secolo ancor verde,  
e bruciato dalla rabbia dell'azione...*

Pier Paolo Pasolini, *Picasso*, 1953

Couverture : Julien Levy  
Photographie de couverture D. R.

© Le Passage Paris-New York Editions, 2003

*Décennies malheureuses... si vives/À ne pouvoir être vécues/qu'avec  
une anxiété qui les prive/De calme connaissance, et l'inutile/douleur d'en  
assister à la perte/par trop de proximité... Muettes/décennies, d'un siècle  
encore vert,/et brûlé par la rage de l'action... (trad. G.P.)*

– Faut que je le retrouve ! se dit Chloé, ne sachant plus si elle venait de se réveiller ou de se rendormir.

Non, ce n'était pas du sommeil, cette sensation qui lui collait à la peau. Elle se trouva péniblement quelques repères dans l'espace exigu du compartiment : le store baissé laissait fuir une lumière saccadée, les autres voyageurs respirant, transpirant, remuant, remplissaient le noir de leur présence. Elle toucha du pied son sac de voyage et des doigts son sac banane. Antoine lui avait assez répété que les trains de nuit pour l'Italie étaient courus par des voleurs qui aspergeaient leurs victimes de spray anesthésiant.

– Toutefois, avait-il ajouté en se moquant, ils préférèrent le Paris-Venise au Paris-Rome !

La veilleuse éclaira l'écran d'un petit réveil de voyage : il était presque six heures du matin, elle n'avait pas dormi trois heures. Elle rangea le réveil dans son sac, sortit le guide d'Italie de la poche extérieure, enfila le gilet de laine mauve enroulé en boule derrière sa tête, puis chercha l'échelle du pied gauche. Dans la couchette du milieu, la vieille dame dormait, bouche grande ouverte, son mari lui faisait face. C'était un couple de sexagénaires qui rentraient chez eux, dans les Pouilles, après avoir rendu visite à leur fille, mariée du côté de Bondy. À Rome, ils attendraient quelques heures un train pour Foggia, où

ils attraperaient en fin d'après-midi un car pour rejoindre un bled dont elle ne se rappelait déjà plus le nom.

Chloé ramassa machinalement la couverture qui, tombée du lit, pendait comme un rideau sur la couchette du bas.

Le couloir était désert, un ciel sans couleur défilait régulièrement à travers la vitre. Dans la voiture suivante, un type ébouriffé fumait près des toilettes ; l'insomnie était un mal répandu. Elle le dépassa, décidée à rejoindre la voiture 96, et à parcourir le train dans les deux sens, au cas où son ami de hasard se serait levé avant l'aube pour en griller une lui aussi. Au bout de vingt minutes de balade infructueuse, la tête lourde et les jambes molles, elle demanda au couchettiste si, parmi les papiers qu'il avait en consigne se trouvaient ceux d'un certain Fred Vinciarelli ; c'était le nom de son inconnu de la nuit. Il la regarda comme l'espion venant du froid, elle s'empressa de préciser qu'il s'agissait d'un ami, retrouvé la veille dans la voiture-bar. L'homme parut se décriper, s'empara d'un paquet entouré d'un gros élastique, vérifia les noms sur les papiers d'identité : non, il n'y avait aucun Vinciarelli dans sa voiture. Chloé n'osa pas insister, préférant croire qu'elle avait mal compris le numéro du wagon ; après tout, ils étaient plutôt excités lorsqu'ils avaient échangé leurs noms et adresses, et le petit bourgogne n'en était pas seul responsable. Elle arpenta le train à nouveau pour poser la même question à tous les couchettistes qu'elle rencontrait, sans oublier ceux des wagons-lits ; elle reçut la même réponse.

La saveur âcre des cigarettes dans la bouche, elle ouvrit la porte des toilettes.

Coincée entre le lavabo et l'encoignure, vers les deux heures du matin, elle s'était agrippée aux épaules de celui qui l'avait caressée si fort et si bien qu'elle n'avait plus eu

d'autre envie que celle de continuer ainsi, sans arrêts, sans changements, sans paroles. Il avait la peau douce et le corps tendu, son amant du train de nuit, les yeux tout près et la bouche partout, sur ses lèvres, sur son cou, sur ses seins. La nuit n'avait été pour elle qu'une porte de toilettes fixée de son regard d'aveugle. Elle avait espéré qu'il ne s'arrêterait jamais, mais il s'était brusquement interrompu, le jeune inconnu rencontré sur le quai, gare de Bercy.

Une gare sinistre, inadaptée au mythique voyage en Italie. Dès la sortie du métro, on regrettait déjà la vieille gare de Lyon, d'où avaient été bannis les trains au départ pour l'Italie, depuis que le TGV Méditerranée y avait fait son entrée triomphale. Pour y parvenir, on empruntait des escaliers de fortune, dans le coin le plus terne du nouveau quartier de Bercy, entre des HLM et un relais Mercure ; leur bruit métallique résonnait continuellement du poids des valises et des voyageurs essoufflés. Quatre quais misérables cachaient mal leur médiocrité face aux destinations de rêve annoncées : Rome, Florence, Venise, Milan.

Chloé était arrivée sur le quai, la veille, avec son ami Antoine, qui avait tellement insisté pour l'accompagner à la gare.

– Tu ne vas pas t'envoler toute seule pour Rome sans dire au revoir à ton ange gardien ! avait-il dit à la sortie du Mont-Blanc, où ils avaient déjeuné d'un jarret de veau à la coriandre, accompagné d'un vacqueyras et d'une tarte aux abricots.

– Je ne m'envole pas, je prends le train. Et puis, ça fait un bail que mon ange gardien est au chômage !

– Si je te demande un petit service à Rome, je te dois au moins de porter tes bagages, avait souri Antoine, malicieux.

– J'ai pas de bagages, juste un sac. De quel service tu me parles ?

– Que tu peux être soupçonneuse ! Un brin de confiance de temps en temps ne t'étoufferait pas ! Est-ce que je t'ai jamais demandé quelque chose d'inconvenant ?

– Est-ce que tu m'as jamais demandé quelque chose de convenable ?

– Allons, allons... avait dit Antoine, qui semblait ne plus vouloir la quitter. Il l'accompagna même au BHV, où elle voulait acheter des films pour le voyage.

Vers le bas de la rue Vieille du Temple, les terrasses étaient bondées comme si le soleil maladif de décembre promettait mieux qu'un bref répit. À l'angle de la rue du Trésor, elle croisa Gilles, bras dessus, bras dessous avec sa nouvelle conquête, un maigrelet pompeux, prof de français dans un collège de Seine-Saint-Denis, qui leur apprit à la seconde même des présentations qu'il était agrégé et amateur de roller. Pour une fois, elle ne regretta pas l'impatience d'Antoine, qui l'arracha presque aux deux amoureux pour revenir à la charge.

– Je te demande juste de prendre quelques photos, j'ai tout marqué là, lui avait-il dit en tapotant des doigts une enveloppe bleue parfumée.

– Tu permets ? avait réagi Chloé, plutôt méfiante, en s'emparant de l'enveloppe.

– Pas maintenant, avait répondu Antoine en lui refermant doucement la main, tu risquerais de mal interpréter ma requête. Et puisqu'elle ne semblait pas rassurée, il avait ajouté :

– Les détails, tu les liras dans le train. Je te demande juste d'aller visiter une église, à Rome, dans le quartier de Trastevere, c'est pas loin du studio de ta copine ; dans l'église, tu chercheras une chapelle, et dans la chapelle tu prendras des photos de la statue qui m'intéresse.

Le train ralentissait, quelques voyageurs avançaient lentement dans le couloir encombré de leurs bagages, Chloé se fit toute petite pour les laisser passer. Ils avaient des visages mal réveillés et les bouches hésitantes de ceux qui redoutent une langue inconnue. Elle sursauta lorsque le couchettiste lui murmura suavement à l'oreille : « Alors, toujours à la recherche de votre homme ? » Elle ne répondit pas, mit quelques secondes de trop à chercher ses mots, déjà le train entraînait en gare. Il était six heures cinquante-trois minutes, le haut-parleur entama sa litanie : *Pisa, stazione di Pisa...*

Il n'était pas descendu à Pise et il n'était probablement plus dans le train. Fred avait disparu comme un rêve au réveil, mais elle n'avait pas rêvé. Elle se souvenait de chaque détail de leur rencontre, la nuit précédente, dans la voiture-bar.

Elle eut envie d'appeler Antoine, mais elle se voyait mal lui raconter : « Tu te rappelles le beau mec brun, jean et blouson de cuir, qui me fixait sur le quai ? Tu as même plaisanté à son sujet en insinuant que j'aurai de la compagnie. Eh bien ! tu avais raison, j'ai fait pas mal de choses avec lui, dans les toilettes du train. Non, malheureusement, il n'a pas voulu qu'on baise, mais il a laissé entendre que nous finirions en Italie ce que nous avions commencé en France. Sauf que ce matin il n'était plus là :

disparu, littéralement dissous. Je l'ai cherché partout, aucune trace de lui dans le train ; en tout cas, son nom ne disait rien à aucun des contrôleurs que j'ai interrogés. Il est peut-être descendu à Gênes ou à La Spezia, nous nous sommes quittés à deux heures et demie, cette nuit... » Antoine lui aurait fait une petite scène, maquillant mal le souci qu'il se faisait pour sa petite personne, et elle aurait regretté de l'avoir réveillé.

Devant un *espresso* qui lui sembla amer malgré les deux sucres qu'elle venait d'y noyer, Chloé peinait à se concentrer sur le guide d'Italie. « La ville de Pise fut alliée des Normands, qu'elle aida dans leur conquête de la Sicile... » Mais où était donc passé Fred ? Lui aurait-il menti sur son identité ? Mais à quoi bon ? Elle n'avait pas besoin de connaître son nom pour avoir envie de coucher avec lui, ce qui du reste ne s'était pas produit. Et certainement pas à cause de ses scrupules. Mais qu'avaient-ils aujourd'hui, les hommes, pour se montrer aussi réticents dès qu'une femme leur montrait un peu d'ardeur ? Non, Fred n'était pas de ceux-là ! Il avait parlé politique pendant des heures, du G8 et des affrontements de Gênes d'août 2001, mais son regard ne lâchait pas ses lèvres ; et elle le lui avait rendu, ce regard qui quémandait des baisers, elle le lui avait rendu en répondant que rien ne justifiait les méthodes chiliennes de la police, lors de la descente sur l'école où dormaient les antimondialistes.

Perchée sur un tabouret, devant le comptoir vide, Chloé s'ennuyait de Fred comme s'il avait été l'amant de plusieurs rendez-vous. « Des hommes illustres sont nés à Pise : Leonardo Fibonacci, qui introduisit en Europe, en 1202, le système numérique arabe ; le mathématicien, physicien et astronome Galileo Galilei (1564-1642)... » *Eppur si muove*, prononça-t-elle tout bas en aspirant pro-

fondément la dernière cigarette de son paquet. « Et pourtant elle tourne », n'avait pu s'empêcher d'affirmer Galilée, malgré son abjuration devant le Saint-Office. « Le 22 juin 1633, Galileo Galilei fut condamné pour hérésie par le Tribunal de l'Inquisition, à cause de son *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, qui apportait des preuves physiques à la théorie copernicienne du mouvement de la Terre. »

Elle ferma le guide, regagna son compartiment, où tout le monde était désormais debout, et profita des allers-retours de ses compagnons de voyage pour s'installer près de la fenêtre, le front collé à la vitre. Elle s'endormit sur cette question lancinante : « Mais où est donc passé Fred ? »

– Mademoiselle ?

La vieille dame des Pouilles la réveilla doucement en lui posant une main sur l'épaule.

– Nous sommes bientôt arrivés. Vous voyez là-bas ? C'est la Porta Maggiore !

Le Palatino s'arrêta en gare de Roma Termini. Chloé bouscula tout le monde, attrapa son sac, descendit les trois marches, sans prêter attention au couchettiste qui, le bras à peine levé, faisait mine de vouloir l'aider, puis se planta au beau milieu du quai. Sur la pointe des pieds, elle tendait le cou, mais Fred n'apparut pas. Du bout du quai, son amie Cristina l'ayant aperçue, fut très étonnée de son affaiblement. Elle agita la main dans sa direction mais ne parvint pas à se faire repérer. Chloé ne la vit que lorsqu'elle fut à hauteur de son nez.

– C'est moi que tu cherches ? demanda Cristina en rigolant.

– Non. Excuse-moi, j'ai bien peur d'avoir raté quelqu'un.

– Charmant !

Cristina avait les cheveux blonds, bouclés et courts, comme l'ange bleu ciel de la *Déposition* de Pontormo ; Chloé, qui gardait sur sa bibliothèque une carte postale du tableau à côté d'une photo de son amie, avait entouré la tête de l'ange au feutre rouge ; la ressemblance était saisissante. Elle lui raconta son aventure nocturne, et lui fit part de son inquiétude. Après tout, un homme disparu dans un train, ça pose problème. Il pouvait même avoir été victime d'un accident ! Cristina éclata de rire et l'embrassa en se moquant de ses obsessions d'enquêtrice.

– Tu te trompes de film, la taquina-t-elle, dans l'autobus qui descendait, sans trop se presser, la Via Nazionale, bondée et ensoleillée comme au printemps. Ton rayon, que je sache, ce n'est pas le thriller, mais plutôt le péplum !

Et comme Chloé ne se déridait pas, elle renchérit :

– Tu vas pas te gâcher, *nous* gâcher, ton séjour pour un dégonflé qui s'est taillé dès qu'il fallait jouer le Rocco Siffredi ! Pour moi, il a pris peur, *punto e basta* ! Mais enfin, regarde-toi : tu as une mine de déterrée !

Au loin apparaissait déjà la pyramide blanche de Caius Cestius, celle que Goethe avait dessinée sous la lune. Cristina avait réussi à faire rire son amie mais elle voyait bien que son esprit restait ailleurs. En pénétrant dans l'appartement, Chloé s'écria :

– Il m'a dit tellement de choses ! J'ai dû en oublier ! Je cherche depuis cette nuit, mais je n'arrive pas à m'en souvenir. Il a fait allusion à un projet auquel il voulait m'associer. Je ne sais même pas ce qu'il fait, au juste...

Chloé adorait l'appartement de son amie, même s'il était bruyant. Le porche de l'immeuble était somptueux, avec des morceaux de pierre encastrés dans les murs, de véritables pièces archéologiques, et une immense cage de

verre et de bois où se tenait assis, très professionnel, le concierge des trois immeubles de la copropriété. Dans la cour, des palmiers géants agrémentaient l'entrée d'une ancienne maison d'accueil pour enfants malades, transformée en bibliothèque municipale ; c'était un bâtiment bas, précédé d'un perron et coiffé d'un fronton portant l'inscription *Casa dei bambini*. Sous l'un des palmiers, entouré de pots de terre cuite remplis d'aspidistra, un soubassement de marbre portait une grande plaque commémorative rendant hommage aux habitants de l'immeuble morts pour la liberté. La liste des noms était suivie de l'inscription : « Victimes de la férocité nazi-fasciste », signé : « Les copropriétaires qui se souviennent ». Des trois fenêtres de l'appartement donnant sur la Via Marmorata, on avait une vue sur la masse verdoyante de l'Aventin et le clocher de S. Alessio. Juste en face, au pied d'un immeuble des années 30, s'ouvrait la terrasse du bar où Chloé avait l'habitude de prendre son petit-déjeuner chaque fois qu'elle venait à Rome. L'enseigne du café était encadrée par deux énormes colonnes en travertin blanc, qui montaient jusqu'au deuxième étage de l'immeuble, contrastant avec sa façade ocre.

– Que devient ton ami Antoine ? lui demanda Cristina, assise à côté d'elle sur un vieux canapé de cuir râpé.

Et de se raconter leurs vies, si proches et si lointaines, remplissant les lacunes des récits qu'elles se faisaient déjà quotidiennement par mail.

### 3.

#### D'UN NOM L'AUTRE

Ce fut un matin de décembre comme Chloé n'en avait jamais connu à Paris. Elle qui aimait les ciels parisiens, leurs nuages dramatiques, se découvrit une euphorie nouvelle devant ces bleus si purs qui suivaient la fin de l'été. Et pourtant l'air était doux, les gens se baladaient encore vêtus d'une veste légère.

Les deux amies se réveillèrent tard. Cristina ne travaillait que l'après-midi, elle avait un groupe de touristes à conduire à la Chapelle Sixtine. Ce boulot ne lui permettait pas de vivre correctement, mais, malgré son excellente formation d'historienne de l'art, elle n'avait rien trouvé de mieux, mis à part quelques articles rédigés pour un dictionnaire encyclopédique.

Chloé avait connu Cristina à Paris, où celle-ci avait séjourné deux ans, à l'occasion de plusieurs stages successifs au département des Arts graphiques du Louvre.

– Tu te souviens de Martial ? demanda brusquement Cristina.

Elles étaient installées à la terrasse de Giolitti, un des plus fameux glaciers romains, le journal grand ouvert devant elles, deux cappuccini coiffés de trois bons centimètres de mousse posés sur leur table.

– Le gars des souterrains du Louvre ? s'esclaffa Chloé.

Deux gamines : pendant quelques minutes, elles ne purent retenir leurs rires, et plus elles se regardaient, plus

elles riaient. Le souvenir qu'elles partageaient était de ceux qui ne peuvent être évoqués sans produire à chaque fois les mêmes effets. Martial avait été pendant quelques mois l'amoureux transi de Cristina ; pour la séduire, il lui avait fait visiter à plusieurs reprises cette cité souterraine et insoupçonnable qui fourmille dans le ventre du Louvre. Il s'était fait passer pour un des chefs de la sécurité, alors qu'il n'était que simple électricien, responsable d'une équipe mobilisée en permanence pour le contrôle de l'éclairage des tableaux. L'équipe se déplaçait dans des véhicules électriques, sillonnant un véritable réseau de rues souterraines avec feux et sens uniques ; elle courait d'un département à l'autre, selon la nécessité. Un jour Cristina, voulant montrer à Chloé ces souterrains qui l'avaient tant impressionnée, avait persuadé Martial de les emmener toutes les deux sur son véhicule, pendant la pause de midi. À la dernière minute, alors qu'elles étaient déjà dans le bureau de Martial, au sous-sol, le responsable de l'équipe d'électriciens avait été appelé en urgence. Elles en avaient profité pour dérober les clés d'un véhicule et partir toutes seules en exploration. Elles s'étaient amusées comme à la foire du Trône, croisant des techniciens ahuris et des responsables de la sécurité qui se mirent à martyriser leur portable pour savoir ce qui se passait. Jubilant comme deux collégiennes, elles furent arrêtées au bout d'une cavale d'un quart d'heure. La suite fut moins drôle, surtout pour Martial, mis immédiatement en cause malgré leur silence.

Les nouvelles du jour glissaient sous leurs yeux distraits. Chloé se débrouillait avec l'italien, sa copine lui faisait répéter des exercices de traduction en sirotant son interminable cappuccino. À cet instant précis, Paris lui semblait être beaucoup plus loin qu'à une simple nuit de

train, et la rédaction de *Prométhée*, la revue d'histoire où elle était pigiste, au bout du monde, chez les Inuits ! Cette semaine de vacances, elle l'avait méritée ! Elle commanda un autre cappuccino, comme pour ponctuer son discours intérieur. Cristina tournait les pages du journal, elles en étaient aux faits divers. Depuis une heure qu'elles étaient installées à cette terrasse, la lecture n'allait pas bon train. Brusquement, Chloé lâcha sa tasse qui se cassa bruyamment. Pétrifiée, une page du journal serrée dans la main, elle déclara d'une voix blanche :

– C'est lui !

Elle montrait du doigt la petite photo en vignette d'un fait divers.

– Qui, lui ? demanda Cristina.

– L'inconnu du Paris-Rome ! répondit-elle. Et, en se corrigeant aussitôt : c'est pas lui !

– Il faut savoir, ma cocotte : c'est lui ou c'est pas lui ? Et puis, qui c'est, « lui » ?

Mais Chloé ne l'écoutait plus ; elle lisait le journal, comme hypnotisée :

*Marco Veronesi, fils du grand journaliste de la RAI, Carlo Veronesi, s'est donné la mort hier après-midi en se jetant du pont d'Ariccìa, le tristement fameux pont des Suicides. Comme un Minotaure, chaque année ce pont semble exiger sa sinistre offrande ; les habitants d'Ariccìa, qui appellent l'automne « la saison des suicides », parleront longtemps de l'imperméable du jeune homme flottant quelques instants dans le vide telle la cape d'un Batman déchu.*

Suivait le récit de la dépression de Marco, l'un des premiers licenciés de *La Sera*, le journal qui, trois ans auparavant, avait dû réduire ses effectifs. La chronique

faisait également allusion à une brouille avec son père, journaliste, à la suite d'un article gênant du jeune homme sur les ambiguïtés de la presse, à l'époque de l'affaire Moro.

– C'est sa photo, reprit Chloé, la voix cassée, mais ce n'est pas son nom. Et puis, le mec que j'ai connu cette nuit, dans le train, n'avait rien d'un déprimé : il était joyeux, plein de projets, beau...

– On peut être beau et déprimé, fit Cristina, plus préoccupée par sa copine que par le fait divers.

– Ne fais pas l'idiote, la ressemblance est plus que troublante, ce sont ses yeux, sa bouche, son sourire...

– Tu veux me donner aussi ses mensurations ? tenta de dédramatiser Cristina. Mais le cœur n'y était pas.

– Tu ne comprends pas ! Cet homme je l'ai connu, je l'ai désiré, je l'ai cherché toute la nuit, et maintenant je découvre son visage dans le journal comme étant celui d'un mort, d'un mort qui ne porte pas son nom !

– Qu'est-ce qu'ils disent plus bas ? demanda Cristina.

Chloé termina l'article à haute voix :

*Un passant a tenté de sauver le jeune homme en le retenant fermement par les pieds, alors que le corps se balançait dans le vide : quelques secondes tragiques pendant lesquelles deux forces antagonistes se sont disputé le sort malheureux de celui qui avait décidé de mettre fin à ses jours.*

Suivait le nom du passant, un certain « Fred Vinciarelli ». Le nom marqué au bic dans l'agenda de Chloé par l'inconnu du train.